

La “Marseillaise”

Vies et morts des médecins et pharmaciens de la première promotion du “Pharo” *

par Louis-Armand HÉRAUT **

Depuis son ouverture en 1907 et tout au long de son existence, l'École de médecine tropicale du “Pharo” à Marseille est restée la référence des médecins et des pharmaciens coloniaux français et de leurs successeurs.

Rappel historique

En 1900, trois colonnes militaires parties d'Alger, de Dakar et de Libreville, convergèrent sur le lac Tchad, “le nombril de l'Afrique”. Après la bataille de Kousséri et la mort du sultan esclavagiste Rabah, le deuxième empire colonial français, commencé en 1830 avec la conquête de l'Algérie, avait presque atteint sa plus grande expansion. Les territoires français d'Afrique du nord, d'Afrique occidentale et d'Afrique équatoriale furent désormais réunis en un tout cohérent. Pour satisfaire aux besoins sanitaires des troupes et des populations autochtones, un “corps de santé des colonies et des pays de protectorat” avait été créé dès 1890 ; ouvert aux médecins et pharmaciens civils, il ne fut presque entièrement composé que d'anciens médecins et pharmaciens de la Marine. L'année 1890 avait vu aussi la création à Bordeaux de “l'École principale du Service de santé de la Marine” qui remplaçait les trois écoles de médecine de la Marine (Rochefort-sur-mer, Toulon et Brest). Cette école, connue sous le nom d'usage de “Santé Navale”, va exister 121 ans. Les élèves qui en sortaient se nommaient entre eux des “Navalais”. Tout au long de son existence, l'école de Bordeaux fournit pour un tiers les médecins et les pharmaciens nécessaires de la Marine de guerre française et pour deux tiers les praticiens indispensables au Service de santé des colonies. Les médecins et pharmaciens étaient régis par le statut des officiers ; ils débutaient tous avec un grade équivalent à celui de sous-lieutenant et quelques-uns pouvaient atteindre en fin de carrière le grade de général. En 1903, le corps de santé colonial et des pays de protectorat fut rattaché aux Troupes coloniales, un corps d'armée autonome directement issu des Troupes de Marine mais distinct de l'Armée métropolitaine ; ce rattachement renforça le caractère militaire du Service de santé colonial. La paix ayant été imposée dans les territoires ultramarins conquis, le Service de santé des Troupes coloniales s'orienta de plus en plus vers les soins aux populations civiles, mais il conserva son caractère militaire et en particulier un commande-

* Séance de mai 2010.

** Résidence Grand siècle, 2, allée des Chevaliers, 78000 Versailles.

ment très hiérarchisé. Pour une meilleure efficacité sur le terrain, il apparut nécessaire d'avoir en matière de santé en milieu tropical une doctrine. C'est dans ce but bien précis que fut décidée en 1905 la création à Marseille de "l'école d'application du Service de santé des Troupes coloniales". Du fait de sa localisation sur le promontoire qui domine l'entrée du vieux port de Marseille, l'école prit le nom d'usage d'école du "Pharo" et les élèves qui en étaient issus se dénommèrent entre eux les "colos" par référence à leur vocation coloniale. L'organisation de la nouvelle école fut confiée au médecin principal de 1ère classe (colonel) Albert Clarac. Celui-ci dans un premier temps se rendit au

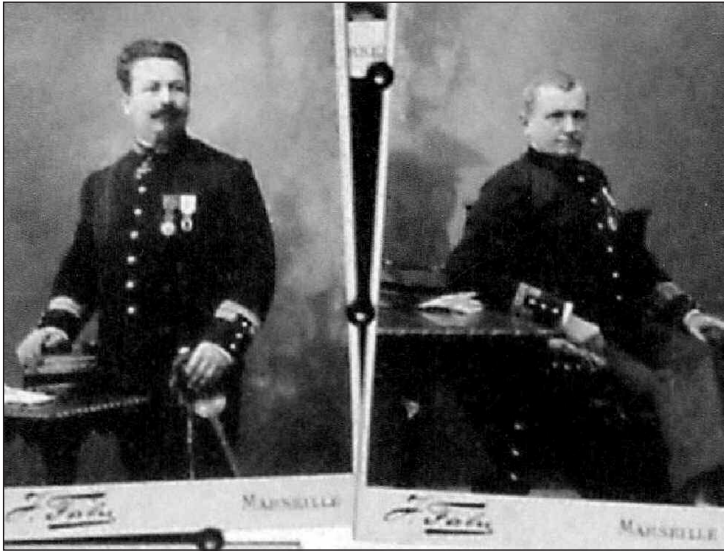


Fig. 1 : Paul-Louis Simond et Albert Clarac.
(Photo ASNOM)

Toutefois, jusqu'aux indépendances des colonies françaises en 1960 et même longtemps après, le "Pharo" accueillit presque essentiellement des stagiaires militaires issus de l'école de Bordeaux et, à partir de 1925, de la section coloniale de l'école du Service de santé de Lyon (2). À l'ouverture du "Pharo" en 1907, l'état-major de l'École comprenait des titulaires de chaire qui étaient tous d'anciens médecins de la Marine, anciens élèves des écoles de Rochefort, Toulon et Brest, et des adjoints médecins coloniaux, tous anciens élèves de l'école de "Santé Navale" à Bordeaux. Tous étaient des hommes de terrain ayant fait de nombreux séjours outre-mer. Le sous-directeur chargé des cours de biologie était le célèbre Paul-Louis Simond, qui avait découvert aux Indes en 1898 le rôle vecteur de la puce du rat dans la transmission de la peste bubonique. Si l'école de "Santé Navale" fut et resta la colonne vertébrale du Service de santé colonial français, l'école du "Pharo" par la qualité de son enseignement en devint la tête et le cœur.

L'étude qui va suivre a été réalisée à partir des dossiers biographiques archivés au Service Historique de l'Armée de Terre (1). Elle a été complétée par une enquête auprès des familles quand il a été possible de les retrouver. Elle concerne 43 des 46 officiers-élèves qui furent stagiaires au "Pharo" en 1907. À travers les documents recueillis, qui ne sont malheureusement pas tous homogènes, il est possible de connaître avec assez de

Val-de-Grâce pour étudier le fonctionnement de l'école d'application de l'Armée de terre, puis il élaborait un programme d'enseignement axé sur la pratique médicale et chirurgicale en pays tropical. Bien que militaire, l'école du "Pharo" était ouverte aux médecins et pharmaciens civils français qui adoptaient ensuite le statut de militaire ; l'exemple le plus connu est celui d'Eugène Jamot.

précision les origines, puis les destinées de ces médecins et pharmaciens. La période couverte va de 1903 à 1973, date à laquelle le dernier (François Pouliquen) s'éteindra.

Les origines de la première promotion du "Pharo"

Le 1er février 1907, arrivaient à Marseille pour un stage de neuf mois, 42 médecins et 4 pharmaciens : 39 médecins venaient de la promotion 1903 de l'école de "Santé Navale" qui comptait 53 élèves médecins "navalais".

Il s'y ajoutait 3 médecins collatéraux civils ayant fait leur service militaire. Parmi les 4 pharmaciens, 2 étaient issus de la promotion 1903 de "Santé Navale" qui en comptait 5, et 2 étaient des collatéraux venus du milieu civil. Les médecins "Navalais" avaient soutenu leur thèse de docteur en médecine à la Faculté de médecine de Bordeaux entre le mois de novembre 1906 et le 30 janvier 1907. Les 3 médecins et 2 pharmaciens civils collatéraux avaient passé leur concours de recrutement le 6 décembre 1906, après qu'une enquête de gendarmerie préalable se fut assurée de leur parfaite honorabilité.

L'origine géographique des officiers stagiaires a pu être déterminée pour 45 des 46. Les trois quarts (33) venaient des régions maritimes : Bretagne (9), Normandie (1), grand Sud-ouest (10), Provence (8), Corse (2), Antilles (2), Algérie (1). Un quart (12) venait des régions continentales : Paris (1), Champagne (2), Bourgogne (1), Centre (2), Jura (3), Savoie (2), Roumanie (1). Les Bretons, les Méditerranéens et les Aquitains formaient des groupes sensiblement équivalents. Avant d'intégrer l'école de Bordeaux, les "Navalais" étaient passés par les "trois vieilles", les anciennes écoles de Médecine Navale de Rochefort (1722), de Toulon (1725) ou de Brest (1731) qui étaient devenues depuis 1890



Fig. 2.
(Photo ASNOM)

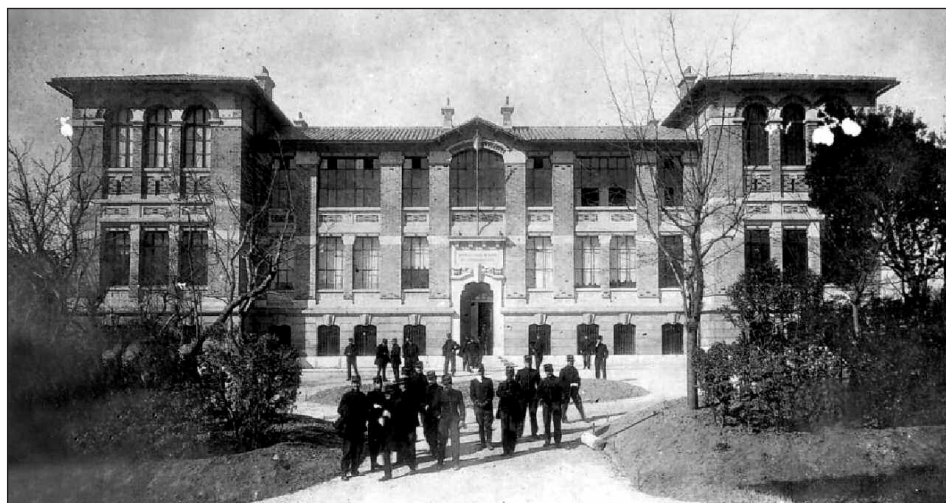


Fig. 3 : Arrivée au Pharo des médecins et pharmaciens aide-major de 2ème classe.
(Photo ASNOM)

des écoles “annexes” et préparaient les candidats au concours d’entrée à l’école “principale” de Bordeaux. Quelques-uns avaient redoublé leur année préparatoire. Certains, les plus âgés, avaient même accompli une année de service militaire. Les “collatéraux” avaient tous fait leur service militaire et obtenu le grade de médecin ou de pharmacien aide-major de 2ème classe de réserve (sous-lieutenant), à l’exception d’Abraham Handelsmann venu de Roumanie et naturalisé français en 1903.

La courbe des âges des médecins et pharmaciens fait apparaître en 1907 pour 42 des 46 un groupe central fortement majoritaire âgé de 25 ans (18), les plus jeunes ayant 23 ans (2) et le plus âgé 30 ans, un collatéral marié et père d’un enfant.

États sociologiques

Dans leur très forte majorité, les officiers stagiaires étaient issus de classes sociales modestes, faites d’ouvriers, d’employés, de gens de métiers, d’artisans, de petits propriétaires terriens ; huit d’entre eux étaient fils de militaires dont quatre d’officiers ; cinq seulement étaient issus de familles appartenant à une profession libérale. Il est à souligner une assez forte présence de fils d’instituteurs, au nombre de six ; les fils des “Hussards noirs” de la IIIème République vont devenir les “Hussards blancs” de la colonisation. Depuis la création de l’école en 1890 et jusqu’à la deuxième guerre mondiale, les études à Santé Navale étaient payantes et relativement chères. En 1903 les familles s’engageaient à verser 700 F de pension par an et la somme de 1300 F payable en trois annuités pour les frais de trousseau et pour “les objets nécessaires aux études”. Or le “salaire moyen ouvrier” était à cette époque de 1200 F par an, celui d’un instituteur public de 1500 à 2000 F, celui d’un ingénieur des chemins de fer de 4500 F ; un colonel d’infanterie coloniale, père de 8 enfants et en service outre-mer, déclarait un traitement de 8136 F auquel s’ajoutait 500 F pour sa Légion d’honneur. Les “boursiers”, désignés alors sous l’appellation d’“indemnitaires”, avaient été nombreux : 24 demandes de bourses avec trousseau avaient été acceptées par les conseils municipaux des lieux de résidence des familles et par le préfet du département. Trois demandes avaient été rejetées. Les revenus familiaux déclarés des familles des “indemnitaires” se situaient entre 1500 et 3000 F. De ce point de vue l’École de “Santé Navale” apparaît véritablement comme une structure d’intégration des élites plébéiennes.

La présence d’un nombre important d’orphelins (12) parmi ceux qui avaient intégré “Santé Navale” en 1903 et le “Pharo” en 1907 est une des découvertes de cette étude : onze étaient orphelins de père, un orphelin de mère. Deux étaient orphelins de père et de mère : il s’agit d’Handelsmann, né en Roumanie de parents russes, et de Chatenay qui perdit ses parents lors de l’éruption de la montagne Pelée à la Martinique en 1902. Cette forte proportion d’orphelins s’explique par l’âge souvent avancé des pères à la naissance des officiers stagiaires. Le 20 octobre 1907, à la fin du stage au “Pharo”, sept des jeunes officiers étaient mariés ; trente-quatre étaient des célibataires avérés et cinq vraisemblables. Deux étaient pères d’un enfant ; un des pères encore célibataire se maria en 1908.

Le cursus des études entre 1903 et 1907 est assez mal connu dans le détail, les archives de l’école de Santé Navale ayant été saisies par les Allemands le 28 juin 1940. Ces archives, si elles n’ont pas été détruites, pourraient faire partie du fonds “Moscou” (1) en cours de dépouillement au Service historique de la défense. Néanmoins à travers les documents conservés, il apparaît que beaucoup des “Navalais” avaient été externes des hôpitaux, prosecteurs d’anatomie, préparateurs dans les laboratoires de la Faculté, aides en radiologie dans le laboratoire du professeur Bergonié à Bordeaux. Deux élèves avaient obtenu l’autorisation d’entreprendre des études de droit. Benoît-Gonin, major de la

promotion, obtint une médaille d'argent pour sa thèse, *La paroi labyrinthique de l'oreille moyenne* ; une médaille de bronze fut attribuée à Fonquiernie. Le prix Godard de la Faculté de médecine de Bordeaux revint à Le Dentu et à Ringenbach.

Par l'enquête de gendarmerie qui avait précédé le concours de sélection, on est renseigné sur les collatéraux venus du monde civil. Abraham Handelsmann, interne en médecine des hôpitaux de Paris, fut lauréat de la Faculté. Luisi, ancien externe des hôpitaux de Paris, avait fait un an de service militaire puis plusieurs périodes militaires, ce qui le fit accéder au grade de médecin aide-major de 2ème classe de réserve. Médecin installé chez sa mère, boulevard Voltaire à Paris, il donnait des cours de musique qui lui rapportaient 1200 F par an en plus de sa clientèle. Giauffer, après son service militaire, obtint en 1904 le grade de médecin aide-major de 2ème classe de réserve. Le pharmacien Finelle fit un an de service militaire comme infirmier puis devint interne des hôpitaux de Paris avec une rémunération de 1200 F par an, à laquelle il ajouta des activités dans une officine privée.

L'enseignement reçu au "Pharo"

À l'ouverture des cours, en février 1907, P. L. Simond souligna l'importance de la biologie dans toutes les disciplines de la médecine et de la chirurgie et conclut sa première leçon par une phrase magnifique qui reflète l'esprit de l'époque : "...Vous êtes à l'âge où l'esprit est exempt de préjugés..., à l'âge des élans généreux, à l'âge où l'on s'enthousiasme pour tout ce qui est vérité, lumière et progrès". Des mots qui resteront vrais très longtemps au "Pharo". Au cours des mois qui vont suivre, Simond porta une attention toute particulière aux élèves, ce dont témoignent les annotations griffonnées au crayon sur un petit carnet conservé à l'Institut Pasteur de Paris. L'enseignement délivré au "Pharo" ne fut pas que médical. Il était de la plus grande importance qu'un officier, et qui plus est un médecin colonial, sût monter à cheval pour faire face à toutes les missions civiles et militaires qui l'attendaient outre-mer. Pour cela des cours d'équitation furent organisés au manège du 9ème Hussard de Marseille. Handelsmann ne put maîtriser son cheval et il se blessa grièvement, le début de multiples mésaventures en partie liées à ses origines israélites. S'il va s'améliorer en équitation, il restera jusqu'à la fin de sa carrière un militaire hors des normes sociales de l'époque.

Le 20 octobre 1907, le palmarès de l'École d'application fut affiché pour la première fois. Quarante et un des quarante-deux médecins stagiaires participèrent au concours de sortie. Ferrer ne s'était pas présenté, il démissionna et regagna Aïn Beïda, département de Constantine en Algérie. Stévenel sortit major de sa promotion, il fera une brillante carrière de biologiste mais plutôt médiocre sur le plan militaire. Benoît-Gonin, le major de "Santé Navale", fut classé troisième : il aura lui aussi une carrière atypique. Le premier des collatéraux, Luisi, se classa en 4ème position. Chez les pharmaciens, les deux collatéraux devancèrent les deux "Navalais" et Finelle, le major des pharmaciens, conserva cette position tout au long de sa carrière.

Clarac et Simond se partagèrent la tâche de noter les élèves ; ils furent tous notés comme "très bon officier..., très discipliné..., très laborieux" ; les dix premiers eurent droit à la mention "sujet d'élite". Lors de la cérémonie du départ, les jeunes officiers eurent l'élégance de choisir pour marraine Madame Clarac. Les docteurs Ledentu et Rebufat proposèrent à la fin d'un long poème un nom de baptême pour la première promotion du "Pharo" : "puisque son âme est jeune, héroïque et française, nommons-la, voulez vous, Messieurs : la Marseillaise !". En novembre 1907 la première promotion du

“Pharo” comptait en service actif 39 médecins et 4 pharmaciens aide-majors de 2ème classe.

Le devenir de la première promotion du “Pharo”

Le temps des pionniers (1908-1913)

La promotion 1907 du Pharo fait partie de la deuxième génération des “pionniers”, une période qui débuta en 1891 avec la sortie des premiers élèves de l’École de “Santé Navale”.

Les pharmaciens partirent sans délai outre-mer. Les médecins furent d’abord affectés pour quelques mois dans des unités coloniales stationnées en France. Le premier contact avec les “guerriers” fut dans l’ensemble excellent. Puis ce fut le grand départ par les ports de Bordeaux, Marseille et Saint-Nazaire : 24 furent affectés en Afrique noire (21 en AOF et 3 au Congo), 5 en Guyane, 1 aux Antilles, 7 à Madagascar, 1 aux Comores, 5 en Indochine. Avant de partir, en plus de leur solde mensuelle (217,5 F), ils touchèrent la prime d’équipement (575 F), la prime de harnachement (295 F) et la prime de départ colonial (195 F). Arrivés à la colonie, ils bénéficièrent d’un séjour d’adaptation de trois mois dans les hôpitaux des grandes villes côtières, puis ils partirent vers des postes militaires isolés de l’intérieur des terres.

Léon Stevenel ne parviendra à son poste de N’Guigmi au Niger, à proximité du lac Tchad, que six mois après avoir quitté Marseille.

Les jeunes médecins donnaient leurs soins aux militaires de la garnison et assuraient le service de



Fig. 4 : *Stévenel à N’Guigmi au Niger.*
(Photo ASNOM)

l’Assistance Médicale Indigène (A.M.I.) créé par Lasnetl à Madagascar à l’instigation du général Gallieni en 1899. Outre les soins individuels, ils faisaient autour du poste de nombreuses vaccinations contre la variole. Mais la situation militaire des colonies était loin d’être stabilisée, des rébellions étaient encore fréquentes ; aussi les médecins aides-majors étaient-ils requis pour participer à des opérations de pacification. Au cours d’une expédition, Mariotte, aux confins de la Côte d’Ivoire, de la Guinée et du Libéria, reçut une balle dans la tête en portant ses soins à un tirailleur sénégalais blessé, ce fut le premier mort de cette promotion. Pour honorer sa mort, la 3ème promotion du “Pharo” porta le nom de “Koyama”, en souvenir du lieu où il était tombé. Il fut enterré à N’Zébéla en Guinée. Le deuxième mort fut Salacroup, qui contracta une amibiase intestinale gravissime, compliquée d’une hémiplégie. Ne pouvant être évacué sur Conakry, il mourut après un mois de maladie ; il fut enterré à Bofosso en Guinée. Au Congo, Charles Muraz reçut la Légion d’honneur pour avoir pris le commandement de la colonne de pacification après que l’officier qui la commandait eut été mis hors de combat. Pareillement Ringenbach, désigné pour une mission scientifique d’étude de la maladie du sommeil, fut réquisitionné dès son arrivée au Congo et participa à la même expédition

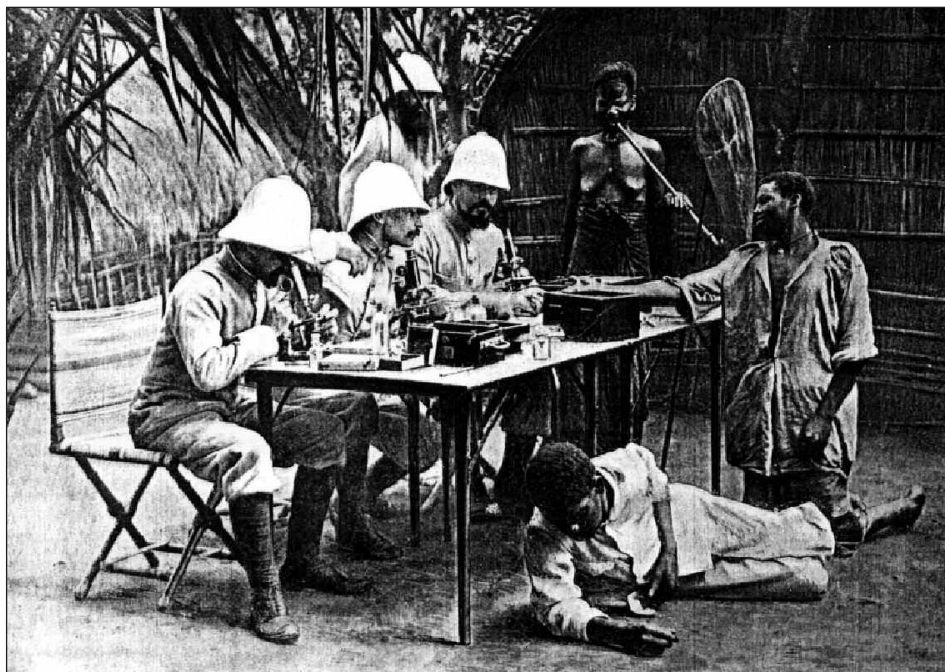


Fig. 5 : La mission Martin (Bx 93), Ringenbach (Bx 1907), Leboeuf (Bx 1900) et Roubaud au Congo. (Photo L'Illustration)

que son camarade Muraz, dont il reçut par la suite les soins. Il sera lui aussi décoré de la Légion d'honneur en 1913. Le même Ringenbach sera récompensé peu après par l'Académie de médecine pour ses travaux sur la trypanosomiase (ou trypanosomose).

Aux Antilles, Guillen fut officiellement félicité par le Ministre de la Guerre pour "sa belle conduite" lors de l'épidémie de fièvre jaune à la Martinique.

Mais la discipline ne perdait pas ses droits et des punitions se mêlaient aux récompenses : les fautes administratives ou les impertinences envers les supérieurs hiérarchiques étaient sanctionnées par des jours d'arrêts. Néanmoins la notation de ces officiers fut en général excellente : tous montraient de bonnes qualités médicales et chirurgicales. Le premier séjour tropical fut éprouvant : presque tous eurent "la santé ébranlée" ; six furent rapatriés pour raison de santé avant la fin de leur séjour colonial. Luisi, atteint d'une dysenterie amibienne sévère, fut évacué dans des conditions très périlleuses depuis Kiffa en Mauritanie ; il mit 40 jours pour atteindre Kayes au Soudan, 30 jours pour gagner Dakar et seulement 7 pour débarquer à Bordeaux. De retour en France, il fut placé en non disponibilité jusqu'à l'entrée en guerre en 1914. De retour en métropole, les médecins et pharmaciens retrouvèrent le plus souvent leur corps d'affectation de 1908. Au cours du séjour métropolitain, quatre s'initèrent à l'odontologie dans la clinique du docteur Siffre à Paris. Ringenbach fit un stage à l'Institut Pasteur de Paris ; Stévenel, Robert et Salomon rejoignirent l'Institut Pasteur de Lille dirigé par Albert Calmette, le grand ancien protecteur des médecins coloniaux. Le Dentu acquit un diplôme de docteur en médecine à Londres.



Fig. 6.
(Photo ASNOM)

Le deuxième départ outre-mer fut marqué par la diversification des affectations. Aux destinations vers l'AOF, l'AEF, l'Indochine, Madagascar et Guyane s'ajoutèrent les affectations en Inde, en Chine, au Siam, en Éthiopie, au Maroc et en Nouvelle-Calédonie. Au Congo, Charles Muraz et Ringenbach défendirent les intérêts français face aux Allemands du Cameroun et poursuivirent leur lutte contre la trypanosomiase. A Dakar, Hudellet qui avait été à Bordeaux l'élève de son aîné Tribondeau ainsi que du professeur Bergonié, installa le premier appareil de radiologie d'Afrique noire française. Guérin fut nommé professeur à l'école de médecine coloniale de Pondichéry, fondée en 1863 par les médecins de la Marine. À Bangkok, Robert fut à l'origine de l'Institut Pasteur. En Nouvelle-Calédonie, Salomon lutta contre la lèpre et reçut pour cela trois "témoignages officiels de satisfaction". Pouliquen à Madagascar fut cité à l'ordre des Troupes pour avoir sauvé son ambulance lors d'un terrible cyclone qui avait ravagé Diégo-Suarez. La discipline ne se relâchait pas, une attention particulière était portée à la tenue vestimentaire et au comportement social ; l'un d'entre eux fut puni de 8 jours d'arrêts simples "pour fréquentation de gens intempérants".

En 1912, les 10 premiers sortis du "Pharo" cinq ans plus tôt furent promus médecin ou pharmacien major de 2ème classe (capitaine), les autres ne le furent qu'en 1913.

De nombreux médecins (8) et pharmaciens (2) furent rapatriés avant la fin de leur temps colonial pour raison de santé. Un médecin affecté au Yunnan, en Chine, contracta la syphilis à la suite d'une blessure chirurgicale par aiguille de Reverdin ; il fut traité avec succès. Un autre subit une vaccination antirabique. Revenus en métropole pour la deuxième fois, quatre furent désignés pour des stages d'odontologie qui se firent désormais à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. À la veille de la guerre, il restait 36 médecins et 4 pharmaciens en service actif.

Les combattants (1914-1918).

Le 2 août 1914 débuta la Grande Guerre. Les Troupes coloniales furent appelées à combattre sur les fronts européens, en France et dans les Balkans. La moitié des médecins et des pharmaciens coloniaux de la promotion 1907 était en France, l'autre moitié était outre-mer. Tous, médecins et pharmaciens, participèrent aux combats en Europe sauf deux : Charles Muraz, qui mourut du tétanos en 1915 au Sénégal, et Rebufat, atteint de tuberculose pulmonaire, qui mourut en 1917. Le temps passé au front fut variable, en moyenne 24 des 52 mois de la guerre. Dans les colonies, la tâche des médecins était double : d'une part lutter avec des effectifs réduits contre les épidémies, d'autre part assurer le recrutement des troupes indigènes. Les médecins accompagnèrent en Europe les troupes noires qu'ils avaient recrutés. Dès les premiers jours de la guerre, certains médecins avaient connu la captivité : Giudice fut pris à Walscheid dans les Vosges, et Giauffer, Gouriou et Stévenel lors de la reddition de la place de Maubeuge. En application des conventions de Genève, ils furent relâchés après quelques mois passés en Allemagne et regagnèrent la France par l'intermédiaire de la Suisse.

Calme, sang froid, proximité des combattants, entrain et bonne humeur, dévouement professionnel furent les qualités les plus appréciées des "poilus" (2). Le Marseillais



Fig. 7 : Stévenel prisonnier en Saxe. (Photo ASNOM)

Giudice fit l'admiration du général de Langle de Carry qui écrit : "il était aussi calme sous la mitraille que dans une clinique", il reçut la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palmes. Ces médecins militaires, à la fois protecteurs du soldat et auxiliaires du commandement, rencontrèrent parfois des difficultés éthiques. Partagés entre le devoir médical et le devoir militaire, ils se trouvaient parfois dans une position difficile. En 1917, l'époque était tragique, les condamnations à mort pour l'exemple se multipliaient. Fonquernie, connaissant la sanction, refusa d'indiquer au commandement la nature et la direction des blessures qu'il était amené à soigner. Outre-mer, Pouliquen refusa d'incorporer de jeunes recrues réunionnaises qu'il estimait trop faibles pour la guerre en Europe. Pour cela ces médecins furent très mal jugés par le commandement ; ils vont mettre leur point d'honneur à montrer leur courage au feu.

À la fin de la guerre, la première promotion du "Pharo" comptait trois Légions d'honneur pour fait de guerre, 30 citations, 19 Croix de guerre dont 4 avec palmes, 8 étoiles de vermeil, 6 d'argent, 10 de bronze. Handelsmann, victime des préjugés de l'époque, fut décoré du "Courage Serbe" et Giudice de la "Bravoure Italienne". Benoît-Gonin reçut les félicitations du célèbre professeur Latarjet pour son habileté opératoire. Combes fut décoré de la médaille de la vaccine pour avoir enrayé une épidémie de variole à Ouagadougou en Haute-Volta. Gravelat reçut la médaille de vermeil des épidémies pour avoir combattu la peste au Sénégal, et Le Fers une médaille d'or pour avoir fait face à une épidémie de grippe au Maroc. Mais encore une fois il n'y eut pas que des récompenses : deux médecins furent punis par des jours d'arrêts de rigueur et l'un d'entre eux reçut un blâme du Président du Conseil des Ministres et Ministre de la Guerre pour avoir critiqué ses chefs hiérarchiques.

Au sortir de la Grande Guerre, la première promotion du Pharo avait payé un lourd tribut : 6 médecins étaient morts de maladie, 1 de blessure en service commandé et 1 dans un bombardement. Jean Mazet, médecin du Bataillon du Pacifique, fils unique d'un instituteur provençal, fut tué par un obus le 20 octobre 1918 à Monceau-le-Wast près de Laon ; ce fut le dernier mort du conflit. D'autres avaient été blessés dont le pharmacien Finelle responsable d'un groupe de brancardiers. À Verdun, Pouliquen avait été gazé par l'ypérite à trois reprises. Il ne restait en service actif que 29 médecins et les 4 pharmaciens. Tous étaient épuisés. Le quart des 39 médecins sortis du "Pharo" en 1907 était décédé. La réadaptation au temps de paix se révéla difficile. Les hommes mûris dans les épreuves prirent des libertés vis-à-vis des autorités hiérarchiques ce qui entraîna des sanctions. Un chirurgien aux brillants états de service, souffrant des séquelles d'une grave blessure au pied, devint toxicomane ; il fut puni par un "retrait d'emploi" et placé en non disponibilité.

Le temps des ouvriers de l'Empire (1919-1939)

Cette période se divise en deux, avant et après 1930. En 1919, le Service de santé des Troupes coloniales souffrit d'un grave déficit des effectifs : "là où il faudrait neuf médecins il n'y en a que deux", se plaignait le gouverneur du Congo. Or, dans le même temps, le Service de Santé des Troupes Coloniales reçut des responsables politiques de l'époque la mission de "développer la force de travail de l'Empire", afin d'en exploiter les richesses potentielles. Pour atteindre ce but il était nécessaire d'avoir une population indigène en bonne santé et d'en augmenter le nombre par une politique nataliste.

Les campagnes de recrutement lancées en direction du monde médical civil n'eurent pratiquement aucun succès ; les quelques médecins et hygiénistes russes recrutés après la révolution de 1917 ne purent pallier le déficit. Seuls les médecins et pharmaciens militaires coloniaux restaient disponibles. Pour atteindre le but qui lui était fixé, le Service de Santé des Troupes Coloniales dut jouer sur trois registres complémentaires. Il multiplia l'action de l'Assistance Médicale Indigène. Il inventa une médecine de conception nouvelle, offensive, mobile et autonome ; ce fut une médecine de masse, orientée en premier lieu contre la maladie du sommeil, elle s'étendra plus tard aux autres grandes endémies tropicales. Le médecin lieutenant-colonel Jamot eut le très grand mérite d'être à l'origine de ce service nouveau. Le troisième volet reposa sur la création d'écoles de médecine en Asie, en Inde et en Afrique, ce qui permit à des médecins autochtones de venir aider les cadres médicaux militaires coloniaux. Il s'y ajouta de nombreuses écoles pour sages-femmes et des maternités.

Dans ce contexte difficile, la promotion 1907 s'était encore réduite : un médecin avait démissionné et trois médecins



Fig. 8 : Guérin 1916.

(Photo ASNOM)

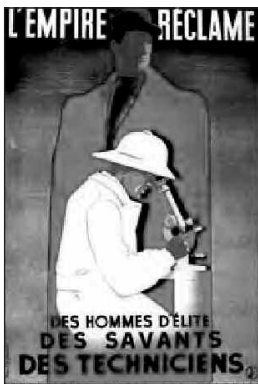


Fig. 9 : Affiche publicitaire.
(Circa 1930)

avaient été placés en non disponibilité. Les vingt-quatre médecins et les quatre pharmaciens restants de la 1907 se répartissaient à travers le monde. Ils étaient à Tahiti, en Chine et au Siam. Du fait de leur ancienneté et de leur grade, ils n'étaient plus en brousse mais dans les grandes villes, dans les hôpitaux, les directions des services de santé outre-mer. Les séjours s'allongèrent et les rapatriements pour raison de santé furent moins nombreux. La foi en leur mission humanitaire ne diminuait pas. Malgré les fatigues cumulées, ils avaient comme Fonquernie "l'ardent désir de faire participer les populations indigènes aux progrès de la science et de l'assistance française". Certains s'enracinaient : Chatenay aux Antilles, Georgelin au Gabon, Gouillon en Chine, Liot à Tahiti prirent leur retraite sur place. Robert développa l'Institut Pasteur de Bangkok. Guérin assura la sous-direction de l'Institut Pasteur de Saïgon et reçut les félicitations chaleureuses de Yersin ; il représenta la France dans divers congrès de médecine tropicale en Asie. Herrmann assurait un service particulier qui faisait partie du service colonial, celui de la surveillance médicale des transports de bagnards vers la Guyane. Léon Stévenel poursuivait à la Guyane ses travaux qui l'amènèrent à isoler la phytostérine, principe actif de l'huile de chaulmoogra, seul médicament alors actif contre la lèpre ; il laissa son nom à un colorant biologique toujours en usage de nos jours, le "bleu de Stévenel". Gravat, après avoir suivi un stage à l'École de guerre, fut affecté à la Direction centrale et au Ministère des colonies ; il représenta la France dans plusieurs congrès internationaux de médecine militaire. En 1928, beaucoup avaient obtenu le grade de médecin ou de pharmacien major de 1ère classe, grade qui se transforma, le 28 mars de la même année, en médecin ou pharmacien commandant. Cette année-là, Sebillieu, depuis longtemps en mauvaise santé, mourut brutalement en France d'une infection pulmonaire ; son décès vint s'ajouter à celui de Le Camus (1924), de Handelsmann (1924) et de Benoît-Gonin (1927). Tous ces médecins souffraient d'affections contractées pendant la guerre et au cours de longs séjours aux colonies. En 1929, 14 des 39 médecins sortis du "Pharo" étaient morts. À ces morts s'ajouta en 1930 le départ en retraite à 25 ans de service (comme le permettait le statut des officiers) de 12 médecins et de 2 pharmaciens. La promotion 1907 s'était réduite comme une peau de chagrin. Il ne restait plus en service actif que 11 médecins et 2 pharmaciens.

La deuxième partie de cette période (1930-1939) pourrait s'intituler : "la course aux étoiles" (3). Six médecins furent contraints pour des raisons de santé ou autres de prendre leur retraite. Certains y furent fermement invités : Fonquernie qui, depuis les bombardements de la Grande guerre, était atteint d'une surdité profonde se vit signifier, malgré ses mérites, qu'il n'y avait "pas d'emploi réservé dans les Troupes coloniales". Il ne reste de lui que le nom d'une puce vectrice de la peste à Madagascar. De même, Robert, dont la "santé laissait à désirer", fut poussé à prendre sa retraite. Chatenay choisit une carrière civile à la Martinique, carrière qu'il avait préparée de longue date ; on le retrouvera plus loin. Colombani "un pur et un sûr" eut le handicap d'être plus âgé que ses camarades ; des raisons familiales l'amènèrent à quitter la compétition. Stévenel, savant bactériologiste au caractère entier, comprit avec un soupçon d'amertume qu'il n'avait plus aucune chance, il se replia sur l'Institut Pasteur de Paris. Le Fers, assez discret mais efficace, avait de sérieuses chances d'accéder aux étoiles, les circonstances ne le servirent pas et il décrocha lui aussi. Le cas du pharmacien Cesari est navrant : il avait toute les qualités requises pour devenir général, tout le monde le souhaitait et son mérite était grand mais son camarade Finelle, plus jeune, avait déjà été promu et occupait le seul poste de pharmacien général, il dut "donc trouver dans sa haute conscience et dans son esprit du devoir

les satisfactions dernières de sa vie militaire et coloniale” ; il le fit avec dignité. Les Français otages des Japonais en Indochine entre 1940 et 1945 lui devront beaucoup car il avait réorganisé avant le deuxième conflit mondial toutes les pharmacies d’approvisionnement de l’Indochine. En 1938, la première promotion du Pharo comptait un médecin général, Gravellat, et un pharmacien général, Finelle.

Crépuscule et derniers éclats de la première promotion du “Pharo”

Dans les mois qui suivirent le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, Bodet qui avait remplacé en Indochine son camarade Gravellat malade, accéda lui aussi et pour son malheur au grade de médecin général. Revenu en France, il était le 13 mai 1940 à Sedan lors de la fulgurante offensive allemande de Guderian sur le front des Ardennes. Pris dans la tourmente, victime des circonstances, il devint le bouc émissaire de la défaite. Traduit devant un conseil de guerre alors que les Allemands étaient aux portes de Paris, il fut condamné pour l’exemple et, après avoir été dépouillé de son uniforme, incarcéré à la prison de Fresnes. Il obtiendra sa réhabilitation complète en 1946. Ringenbach, directeur en Chine de l’hôpital français Paul Doumer de Canton, fut lui aussi promu général. Restaient deux autres médecins d’active : le médecin colonel Le Dentu (gendre du médecin général Clarac) et le médecin colonel Salomon. Ce dernier, directeur du Service de Santé du Dahomey, atteint par la limite d’âge en avril 1940, ne put de ce fait être promu général ; mobilisé sur place, il fut maintenu dans ses fonctions. En France, les médecins et pharmaciens retraités de la 1907 avaient été mobilisés dès le 3 septembre 1939. Après l’armistice du 25 juin 1940, les survivants de la première promotion du “Pharo” furent tous démobilisés à l’exception de Salomon qui, devenu médecin colonel de réserve, continua à diriger le Service de Santé du Dahomey jusqu’en décembre 1942, date à laquelle il rejoignit par voie transsaharienne Alger, puis la France. En 1944, à la Libération, Salomon reprit du service en Bretagne ; il devint médecin-chef de la subdivision de Quimper et président de la commission de réforme du Finistère. Georgelin mourut en 1942 au Gabon et laissa son nom à une rue de Libreville. À Fort-de-France Chatenay devint le chef du Service de Santé des Antilles le 14 juillet 1943 quand ces territoires se rallièrent aux forces françaises combattantes, il resta médecin-colonel. Gouillon, médecin civil à Haiphong depuis 1930, marié à une dame chinoise, entra en résistance contre les Japonais dès 1940. En mars 1945, il fut arrêté et torturé par la “Kampétai” (gestapo japonaise) puis envoyé dans un camp d’internement ; les Américains venus de Chine le délivrèrent avant le débarquement au Tonkin du général Leclerc le 8 mars 1946.

Les décès qui s’étaient arrêtés en 1928 reprirent en 1942 pour devenir plus nombreux à partir de 1959. Le médecin général Gravellat était mort en 1942 à Royan en Charente-Maritime ; à la suite d’une confusion avec Royat, ville d’Auvergne qui avait abrité la Direction du Service de santé pendant la guerre, il était encore recherché par les services en 1948 ! Le Savoyard Ringenbach décéda en 1971. Sa carrière avait été particulièrement brillante. Il avait obtenu en début de carrière de nombreuses récompenses pour sa participation à la lutte contre la maladie du sommeil au Congo, son courage fut remarqué au cours de la Grande Guerre puis il assura de 1922 à 1940 avec autorité et compétence la direction de l’hôpital français “Paul Doumer” de Canton en Chine. Colombani mourut en 1972 dans sa 94^{ème} année ; il avait été cité 4 fois en 1914-1918 ; ce fut un solide médecin colonial ; il repose en Corse à Pioggiola, dans le village qui l’avait vu naître. Le dernier à quitter ce monde en 1973, à l’âge de 90 ans, fut François Pouliquen. Breton modeste, authentique héros de la Grande Guerre, gazé trois fois à Verdun, père de huit



Fig. 10 : Tombe de François Pouliquen à Landivisiau. (Photo ASNOM)

enfants, pensionné à 100%, il aura fait preuve tout au long de sa vie d'une pugnacité tranquille exceptionnelle.

Conclusions

Les médecins et les pharmaciens de la promotion 1907 eurent des destinées variées, parfois tragiques. Pourtant aucun n'a failli dans sa vocation de médecin et de pharmacien colonial. Les maladies qu'ils avaient affrontées furent plus sournoises mais non moins redoutables que le feu de l'adversaire. Sans aucun doute ces médecins, que l'on pourrait appeler des médecins aux mains nues, pratiquèrent une chirurgie qui, de nos jours, serait qualifiée de sommaire, sans aucun doute ils imposèrent aux populations des mesures d'hygiène autoritaires, ségrégatives et draconiennes, mais ils furent les propagateurs efficaces de la vaccination jennérienne et contribuèrent à l'éradication de la variole, un des plus terribles fléaux de l'humanité qui tuait et mutilait. "Capitaines moustics" à l'instar de Le Moal (3), ils luttèrent avec acharnement contre les vecteurs des maladies exotiques, ils endiguèrent dans une lutte incessante le paludisme et la fièvre jaune. Il est certain que les médicaments préparés par leurs camarades pharmaciens étaient élémentaires, mais avec ces moyens réduits ils ont mis en place, au péril de leur vie, le maillage sanitaire qui finit par contrôler des grandes maladies endémo-épidémiques qui ravageaient avant leur arrivée les territoires tropicaux du domaine colonial français. Dans leur chair et celle de leur famille, ils payèrent le prix fort. Avec lucidité, ils acceptaient le risque. Ils croyaient à la mission que leur avait confiée par la France, une France qu'ils voyaient généreuse et à laquelle ils étaient viscéralement attachés. Ils croyaient au progrès et aux valeurs universelles de la science. Pour toutes ces raisons, il convenait de rendre hommage à leurs mânes et de rappeler leurs noms cent-trois ans après leur passage en ces lieux.

LOUIS-ARMAND HÉRAUT

NOTES

- (1) Archives militaires françaises saisies par l'URSS en 1945 et rendues depuis à la France.
- (2) Surnom donné aux combattants français qui ont vécu pendant quatre ans dans les tranchées.
- (3) Étoile : distinction qui dans l'armée française marque le grade de général.

BIBLIOGRAPHIE

Dossiers biographiques. Service historique de la défense. Château de Vincennes, Avenue de Paris, 94306 Vincennes.

HÉRAUT Louis-Armand - La médecine militaire coloniale française : Une aventure médicale de trois-quarts de siècle (1890-1968), *Histoire des sciences médicales* : 2006, vol. 40, n° 4, p. 381-392.

MATHIS Constant - *L'œuvre des pastoriens en Afrique noire. Mission du Dr Victor Le Moal* (p 174-181), Presse universitaires de France, Paris, 1946, 580 p.

RÉSUMÉ

Depuis son ouverture en 1907 et tout au long de son existence, l'école de médecine tropicale du "Pharo", institution militaire, est restée la référence des médecins et des pharmaciens coloniaux français et de leurs successeurs. Une étude basée sur les dossiers conservés au château de Vincennes dans le Service historique de la défense a permis de reconstituer avec assez de précision l'existence des 39 médecins et 4 pharmaciens appartenant à la première promotion de cette école. Après avoir participé aux premiers temps de la colonisation, combattu les épidémies qui ravageaient les territoires tropicaux du domaine colonial français, connu les deux guerres mondiales, certains d'entre eux ont pu voir dans leur extrême vieillesse la fin de l'aventure coloniale à laquelle ils avaient consacré leur vie.

SUMMARY

Pharo military school for tropical medicine in Marseilles was opened in 1907. Documents in the Service historique de la défense in Vincennes have been scrutinized in order to know about the life and career of the 43 students first chosen (39 doctors, 4 pharmacists). A great page in the history of French military medicine.